

Lucian Pintilié – *Le Chêne*

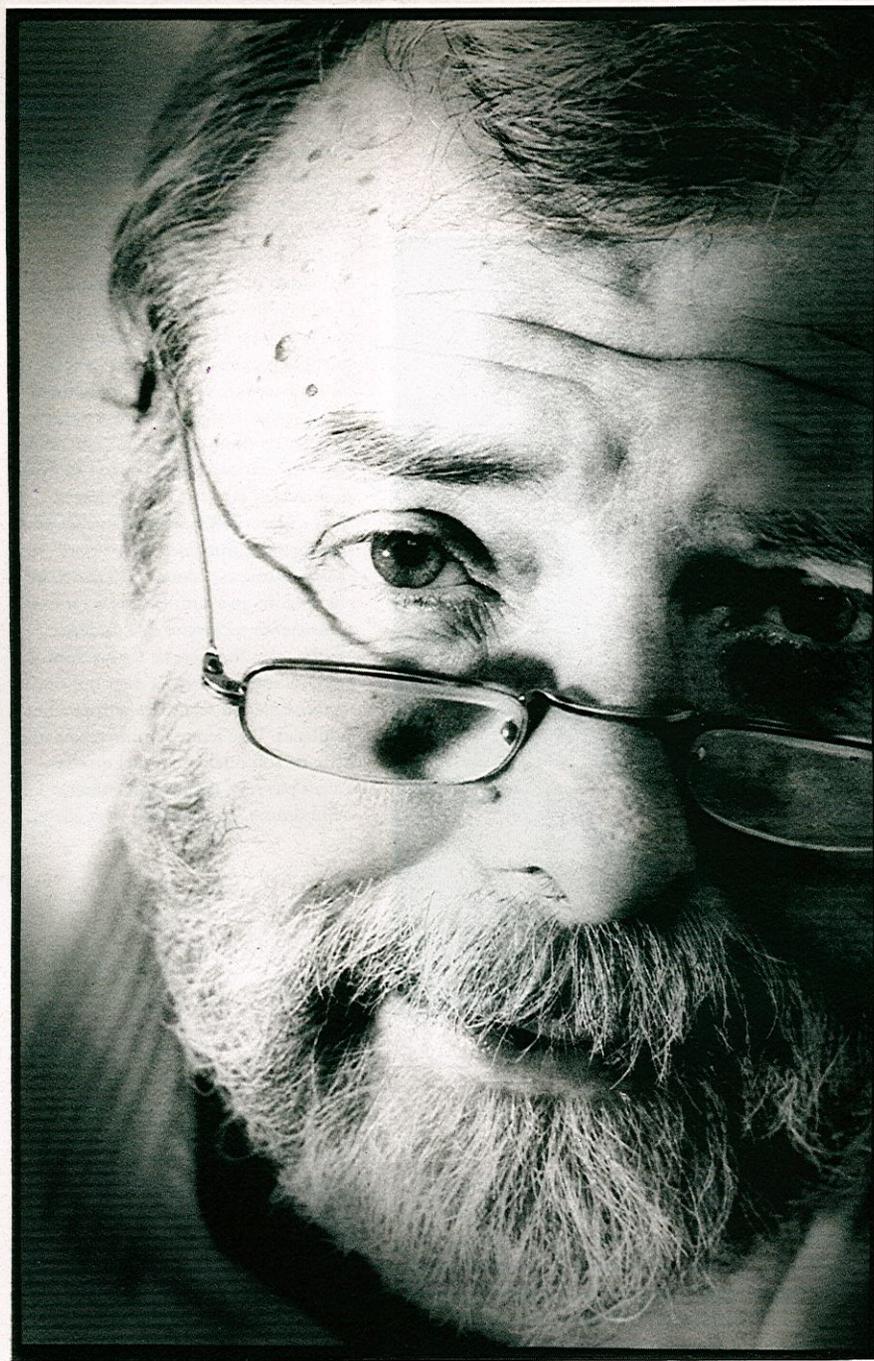
Roumanie 1989, année zéro, "un zéro absolu qui signifie le néant plutôt que l'espoir". Une paire de desperados éclairés parcourent le pays. Une jeune femme, Lena, transporte dans un pot de Nescafé les cendres de son père fraîchement incinéré. Un médecin quarantenaire, Mitica, débit rapide, châtaigne facile, bras d'honneur incisif et rageur. Etrange et nécessaire couple de rebelles jumeaux qui défient le régime avec leurs armes : l'injure, la baffa, la gueulante, le sit-in, le chantage s'il le faut.

Ces deux-là ont les moyens de leur insolence : l'une est fille d'un colonel de la Securitate, familière dès l'âge tendre des dignitaires du régime et de leur veulerie ; l'autre est chirurgien réputé, tenant dans ses mains la vie de la femme d'un secrétaire général de province. Des frondeurs relativement protégés, tout comme Lucian Pintilié, cinéaste et metteur en scène de théâtre de 58 ans qui, jusqu'en 1972, date à laquelle il fut définitivement interdit de travail en Roumanie, entretint avec la censure "des rapports conflictuels plutôt anarchiques et sentimentaux". Tout en restant fidèle à un principe absolu, la non-collaboration : "A 18 ans, quand les gens de la Securitate ont tenté de me transformer en informateur, j'ai découvert à quel point ils étaient faibles, minables, à quel point il n'était pas justifié d'avoir peur d'eux. J'ai décidé de les mépriser. Non par l'effet d'un courage hors du commun, mais parce que cela s'est avéré une solution très efficace, moralement et stratégiquement."

Pour survivre, Lena et Mitica doivent se montrer plus brutaux, plus agressifs que ne l'est le système. Ce qui n'est pas une mince affaire : les militaires en manœuvres jouent à la guerre comme des collégiens, la Securitate mitraille sans quartier un car d'enfants détourné par une bande d'hallucinés et les hôpitaux ne savent plus quoi faire des cadavres. Daté, le bilan de santé ?

"La Roumanie d'aujourd'hui ressemble beaucoup à celle d'hier. L'atmosphère de violence et de vulgarité n'a pas changé. Et même, après Ceaucescu, tous les instincts primaires contenus par la terreur se sont déchaînés. Mais je ne pouvais pas faire un film sur la Roumanie actuelle : il aurait absolument fallu parler de ce formidable cirque tragique que fut la révolution. Je n'y suis pas encore préparé."

Un pays hagard, sans repère. Et sans père. En chemin, Lena apprend à démythifier le sien. Au pied du chêne d'espérance, elle enterre les cendres d'un père chéri, mais aussi d'un lâche et d'un tyran domestique. Lena dessillée,



douloureusement lucide, très en avance. "Il nous faut découvrir pourquoi nous avons collaboré avec Ceaucescu. Pas en tant que bourreaux ou mouchards, mais en tant que victimes." Apprendre à changer de regard sur soi-même et désapprendre simultanément une normalité monstrueuse : "90% de gens normaux ont vécu la révolution comme une émission radiophonique, fenêtres fermées." Parlant de l'enfant que porte Lena, Mitica en fait le serment : "S'il est normal, je le tue de mes propres mains." En attendant, comme d'autres intellectuels et artistes roumains, Pintilié appelle de ses vœux un père de transition. "Le roi Michel est venu à Pâques. Il s'est passé quelque chose d'extraordinaire : des centaines de milliers de Roumains rassemblés sans la moindre violence. Un état de grâce idyllique. Je ne suis pas royaliste, mais nous avons besoin

de renouer avec une histoire, un passé." La noirceur, dans *Le Chêne*, n'est jamais déprimante : colère plutôt que désespoir, rage contre avachissement, beaucoup de caméra à l'épaule "pour que le spectateur ait toujours un temps de retard sur les personnages", des raccords haletants de paroles et de gestes brusques. Les trous dans la narration et le montage, dont la sécheresse rappelle Kieslowski, accentuent la pente de folie d'un univers souvent proche du cauchemar goyesque et de la bouffonnerie shakespearienne. On vomit souvent dans *Le Chêne*, on ne s'embrasse jamais. "Ils n'ont pas le temps, et ce n'est pas le sujet." Mais, contrairement à un film comme *Tu ne tueras point*, Pintilié n'enlaidit pas systématiquement la réalité par une

image sale. En plasticien riche d'une longue pratique théâtrale (surtout en France, au théâtre de la Ville, depuis 1974), il sait composer des tableaux mouvants d'une saisissante beauté. Depuis, Lucian Pintilié prépare deux adaptations pour le cinéma : *La Colonie pénitentiaire*, d'après Kafka, et *Le Duel*, d'après Tchekhov. "C'est une œuvre très particulière dans la production de cet écrivain, la seule qui s'achève sur une fin tolstoïenne, une rédemption. L'histoire d'un couple qui descend si bas dans la médiocrité qu'il est sauvé par la grâce. J'espère qu'en Roumanie aussi nous connaissons cette rédemption." (Bernard Corteggiani / photo : P. Garcia)